

Chambre 32, 214

516/H/19/5

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

MADELEINE GARIEPY

T. S. ELIOT

ODETTE LEGER

MAURICE GABE

ROGER BRIERE

1947

JUIN-JUILLET

35c

MONTREAL

Téléphone : BÉlair 3126



TOUT HABIT EST STRICTEMENT FAIT A LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habits du soir — Paletots

269 est, rue Ste-Catherine
MONTRÉAL

2077, rue Victoria
Montréal

Téléphone
MA. 5038
PL. 0152

LE RENDEZ-VOUS DES GOURMETS

Café André

SUPER STEAKS

REPAS SUCCULENTS

BIERE et VINS

AMERIQUE FRANÇAISE

R E V U E M E N S U É L L E

JUIN-JUILLET 1947

VI IEME ANNEE, No 6

La revue *Amérique Française* est imprimée sur les presses de l'Imprimerie Brabant à Montréal — L'abonnement est de \$3.50 par année (10 mois) — Les collaborateurs ont l'entière responsabilité de leurs écrits. — Toute reproduction interdite sans autorisation. Adresser toute communication à *Amérique Française*, 822 est, rue Sherbrooke, Montréal, Qué.

Directeur : FRANÇOIS HERTEL

Secrétaires
à la rédaction: { JEAN-MARC LEGER
FRANCOIS PELADEAU
ANDRE ANTONUK

Administrateur: JEAN TETREAU

Sommaire

Le roman de la Rose — <i>Madeleine Gariépy</i>	2
Portrait de femme — <i>T. S. Eliot</i>	13
C'était une toute petite fille jouant au grand jeu de la vie — <i>Odette Léger</i>	19
Landpartie — <i>Maurice Gabe</i>	22
Chronique de la poésie	31
Complainte du poète sans amour — <i>Maurice Gabe</i>	38
Odior et Hélenette — <i>Roger Brière</i>	42
Chronique des livres	48

LE ROMAN DE LA ROSE

Guillaume deLorris
Jean de Meung

“Ce est li Romanz de la Rose
Où l'art d'Amors est tête enclose.”

Voici comment, dès les premiers vers, on nous fait savoir, très élégamment et si naïvement le sujet du long poème qui va suivre. (27,780 vers). Il s'agit donc de l'amour, non pas tant dans son sens large que dans le sens très précis de l'amour courtois du XIIIe siècle. Ernest Langlois qui fit de remarquables études sur le Roman de la Rose nous le définit ainsi : “récit d'une intrigue amoureuse, réelle ou imaginaire, entre l'auteur et une jeune fille dont il ne nous a pas révélé le nom. Il a enfermé le récit dans le cadre d'un songe.”⁽¹⁾ Le songe avait l'avantage de rendre plus compréhensible l'emploi de personnifications et d'allégories, la jeune fille devenait la Rose et ses sentiments, des personnages distincts.

Cette oeuvre écrite par deux hommes de tempéraments tout différents et à quarante ans d'intervalle, remplira plus ou moins la promesse de contenir un art d'amour. La première partie, écrite par Guillaume de Lorris, en sera un exposé autrement plus fidèle que la deuxième et plus importante partie, écrite par Jean de Meung. Celui-ci fera intervenir des considérations philosophiques, historiques, scientifiques qui feront dévier l'oeuvre de sa direction première, tout en lui gardant une empreinte assez forte

de l'amour courtois, puisqu'on y voit la réaction qu'il a provoquée.

Que doit-on entendre par cette expression : amour courtois ? Ces mots, nous dit Louis Thuasme : "évoquent à l'esprit les idées de politesse et d'élégance qui régnaient dans les cours princières du XIII^e siècle." (2) Ces idées s'étaient formées sous l'influence des cleres qui connaissaient le latin et avaient introduit le goût de l'Antiquité et surtout d'Ovide dans l'aristocratie française. En effet, c'est se faire une bien fausse idée du Moyen-Age que de croire qu'il ignorait les Anciens. Pour bien comprendre l'amour courtois, il est intéressant de voir quelle était la situation de la femme et la conception qu'on se faisait du mariage au début du XIII^e siècle. Car ce sont là deux réalités qui vont donner son caractère à l'amour courtois. Il idéaliserà la femme et méprisera complètement le mariage. Le résultat en sera l'amour idéal et platonique du troubadour pour sa Dame, sentiment d'origine albigeoise ; ou l'amour passion en dehors du mariage. Celui-ci étant considéré avec mépris, et par les esprits idéalistes qui n'y voyaient qu'un vulgaire marché, et par les esprits égoïstes qui y voyaient un frein à leur liberté.

A cette époque, la femme, jeune fille ou veuve, était forcée de se marier sur l'ordre de son suzerain et cela sans qu'elle fût consultée en rien sur ses goûts ou ses aspirations. Le mariage était un marché beaucoup plus qu'un sacrement, les conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir et l'on conclut bien vite que le mariage et l'amour ne pouvaient aller de pair. C'est ce qu'enseigne André le Chapelain dans son "De Arte honeste amandi" écrit au début du XIII^e siècle, allant encore plus loin, il écrira : "qu'il ne convient pas d'aimer celles dont la pudeur est d'aspirer au mariage". Les témoignages abondent en ce sens, voir "Les Débats du clere et du chevalier", — le "Jugement d'amour" et autres.

Il ne faut donc pas se demander, comme le faisait Gaston Paris, pourquoi, dans *Le Roman de la Rose* : "l'Amant étant épris d'une jeune fille, l'idée du mariage ne semble pas même se présenter à l'esprit de l'auteur".⁽³⁾ Cela sûrement, n'aurait pas été de mise dans un traité de l'amour courtois. Pourtant, du moins dans la première partie écrite par Guillaume de Lorris, la femme est traitée avec respect et sympathie. En effet, c'est le moment où la femme prend un rang dans la société française, grâce à l'influence du christianisme et du lyrisme des troubadours, et Guillaume dira : "Honore les femmes; prends leur défense lorsqu'elles sont attaquées. Sois soigné dans ta mise et dans ta personne. Sois gai, ne sois pas avaré ni orgueilleux. Pour être un parfait amant, mets ton coeur en un seul lieu." Tels sont donc les conseils que doit suivre l'Amant, s'il veut conquérir la Rose que son coeur désire.

Jean de Meung semble être d'un autre avis et il n'hésite pas à accuser les femmes de tous les vices connus. L'amour dont il parle n'a rien de courtois ou d'idéaliste, et l'on a plutôt la réaction du bourgeois à toutes ces subtilités amoureuses. C'est ainsi que le *Roman de la Rose* est à la fois la fine fleur du roman courtois et la réaction réaliste et savante qui devait suivre. Il est curieux de noter que déjà la réaction réaliste se veut scientifique comme plus tard avec Rabelais, Montaigne et les Naturalistes de 1860.

Cela vient pour une bonne part de l'influence d'Aristote sur tout le Moyen-Age, influence très évidente dans l'oeuvre de Jean de Meung. Il veut presque écrire un traité de vulgarisation sur toutes les sciences et choses qu'il connaît. Il voudrait parler de tout, "Car il fait bon de tout savoir" (v. 15214) d'Aristote il tient son goût pour les choses de la nature et pour la cosmologie. Jean de Meung étudie à l'Université de Paris presque au même moment que Thomas d'Aquin, l'on est en pleine effervescence philosophique et scientifique. Pourtant "nous ne découvrirons à

peu près pas chez lui, (Jean de Meung) de références à Aristote; mais il a bel et bien, comme on dit, sa philosophie dont l'imprégnation donne sens et couleur au moindre verset de son poème."⁽⁴⁾ On remarque aussi l'influence du *Timée* de Platon par exemple sur des notions d'être et de création.

L'attitude de Jean de Meung envers la richesse et les grands de ce monde est la réplique médiévale de celle de Juvénal et de Luerèce. De celui-ci il garde aussi le matérialisme réaliste et le dédain de l'amour courtois : "il est positif et réduit l'amour aux plaisirs des sens, imitant en cela Luerèce qu'il ne cite pas mais dont l'influence ne laisse pas d'apparaître."⁽⁵⁾

Guillaume de Lorris lui, subit fortement l'influence d'Ovide, et il le fait voir avec un goût délicat et un sens rare d'à propos. Ainsi le portrait d'Envie est excellent quoiqu'imité de l'auteur des *Métamorphoses*. Dans la seconde partie du *Roman de la Rose*, ce sont ses idées morales et sociales que l'on retrouve; les vices des hommes sont la cause de la condition misérable de l'humanité et non la fantaisie des dieux.

Enfin, on ne saurait passer sous silence l'influence énorme d'Alain de Lille et de son "*De Planctu Naturae*." Plus de 5,000 vers du roman en sont inspirés. On pourrait en dire presque autant du "*De Consolatione Philosophiae*" de Boèce. C'est surtout Jean de Meung qui leur emprunte des idées sur la nature, les sciences, la destinée de l'homme.

De tout ceci, on peut conclure deux choses : le *Roman de la Rose* n'est guère original, ni dans sa conception, ni dans les idées que l'on y trouve, son mérite lui vient de l'art délicat de Guillaume et de la robustesse de Jean. De plus il prouve jusqu'à quel point le Moyen-Age était imbu de l'Antiquité, contrairement à l'opinion courante qui veut faire de la Renaissance la découverte subite des Anciens. Les poètes de la *Pléiade* en ont surtout révélé

un nouvel aspect. "Ils ont abordé l'étude des poètes anciens avec une autre âme, une autre sensibilité et une autre imagination qu'on ne l'avait fait jusque-là; et c'est dans la nouveauté de l'interprétation qu'a consisté leur véritable originalité".⁽⁶⁾ Le Roman de la Rose, farei qu'il est d'imitation de l'Antiquité nous convainc facilement que les écrivains du Moyen-Age connaissaient la vieille tradition littéraire latine.

La première partie du Roman, parue vers 1237, compte 4,058 vers, l'auteur Guillaume de Lorris devait appartenir à la noblesse, du moins c'est ce que laisse entendre son mépris des vilains :

Vilains est fel et sanz pitié

Senz service e senz amitié (v. 2,077)

Ce qu'il se proposait d'écrire était un Art d'aimer destiné à plaire à la haute société; le cadre sera un rêve du poète dans lequel il tente de conquérir l'amour d'une jeune fille, sa Rose. Cependant la Rose ne saurait avoir les sentiments d'une jeune fille. Il fallut donc recourir à la personnification des sentiments contraires qui s'agitent dans l'âme d'une jeune fille devant l'amour. Ce sont eux qui motivent l'intrigue, il y a l'Amant; ses alliés Bel Accueil, Franchise, Oiseuse et Pitié; de l'autre côté il y a Danger, Jalousie, Peur, Chasteté qui sont ses ennemis. Le Poète aura beaucoup de mal à gagner les bonnes grâces de la Rose qui hésite, s'éloigne, puis revient.

Il y a d'autres personnages qui viennent à l'aide de l'Amant, ce sont le dieu d'Amour et Vénus sa mère. Le dieu expliquera lui-même ce qu'il faut faire pour mériter l'Amour et quels en sont les biens et les maux. Il ne manque pas de le prévenir des malheureux effets d'une grande passion !

Car bien saches qu'amors ne laisse

Sur fins amans color ne graisse (v. 2,549)

L'Amant persiste pourtant dans son projet, malheureusement les difficultés se multiplient, son ami préféré, Bel Accueil, doit s'enfuir devant les menaces de Danger, Honte et Peur et lui de se plaindre et de désespérer. Un nouveau personnage, Raison, vient alors lui reprocher sa folie, son aveuglement fatal qu'aucun malheur ne semble ébranler. L'Amant ne veut pas l'écouter et tente de gagner par la flatterie Danger, le plus redoutable ennemi. Il obtient la permission de contempler sa Rose, puis, grâce à l'intervention de Vénus, il peut enfin prendre "un baiser de la Rose, baiser si doux et si savoureux que toute sensation de douleur disparut en lui." Mais Jalousie furieuse réussit à enfermer Bel Accueil dans une haute tour et L'Amant de pleurer et de trouver la vie bien amère. Là s'arrête la manuscrit de Guillaume de Lorris.

Le poème n'était pas fini, mais on peut croire qu'il n'était pas loin de l'être. "Il manque peu de chose au poème de Guillaume pour être complet, même si l'Amant devait cueillir la Rose,"⁽⁷⁾ nous dit Ernest Langlois. En effet, les proportions toujours justes et modestes du poème nous laissent prévoir une conclusion prochaine. L'enchaînement des parties fut, dans cette première oeuvre, remarquable par sa logique, son ingéniosité, sa clarté qui parvint à rendre compréhensible une situation et une intrigue fort complexes.

Les grandes qualités de ce poème sont la délicatesse et le charme avec lesquels l'auteur traite un sujet qui n'était pas nouveau et prêtait à la satire grossière ou à la charge sentimentale. Il évita ces pièges grâce à la fraîcheur de ses allégories et à la qualité de douce intimité qui règne dans son oeuvre. Sa peinture de Maux d'amour fait preuve d'une connaissance remarquable du coeur humain et de qualités rares d'observateur. Le *Prim-*

temps, le *Matin*, le *Verger* sont des descriptions pleines de poésie et de finesse. Enfin, les portraits pittoresques des vices qui sont exclus du verger enchanteur font preuve d'une justesse aigüe dans le trait qui dessine à jamais certains types. Telles sont Vieillesse et Papelardie. On peut évoquer ici le nom de La Bruyère.

Jean de Meung entreprit une quarntaine d'années plus tard, la tâche de terminer le Roman de la Rose. C'était un bourgeois réaliste et savant qui ne ressemblait en rien à son prédécesseur. Aussi, la deuxième partie de l'oeuvre est la contre-partie de la première. C'est la réaction d'un homme robuste et bon-vivant aux quintessences de l'amour courtois. Il va prendre 17,500 vers pour achever un poème presque terminé; dans ceci, il va entrer de tout, sans comptrr que cela est fait sans plan, avec des digressions continuelles souvent hors de propos et de proportions

L'Amant était donc plongé dans le désespoir, Jean de Meung s'empresse de lui envoyer Raison qui conseille de fuir l'Amour :

Se tu le suiz, il te suira

Se tu t'en fuiz, il s'en fuira (v. 4,357)

Voyant qu'elle ne gagne rien, Raison se met à lui parler de l'attitude à prendre en amour; elle dit qu'il vaut toujours mieux être trompeur que trompé. (v. 4,400) précepte qui eût scandalisé Guillaume."⁽⁸⁾ Elle parle ensuite de l'imprudencce de la jeunesse, de l'expérience qu'amène l'âge. Puis elle parle des richesses, montre pertinemment que celui qui sait être heureux avec ce qu'il possède est le seul homme vraiment riche. Elle cite Pythagore, parle de la grandeur de la Charité, rappelle l'histoire de Néron et de Sénèque, elle emploie un langage des plus réalistes, en appelle au Timée de Platon etc. etc. L'Amant est excédé d'un

tel flot de paroles, il s'empresse d'aller plutôt demander conseil à la Vieille qui garde Bel Accueil¹ enfermé. La vieille courtisane lui conseille de se perfectionner dans le savoir et la galanterie, puis ajoute qu'une bourse bien garnie vaut toutes les qualités possibles aux yeux d'une femme. La seule femme qui semble trouver grâce devant Jean de Meung, c'est Héloïse parce qu'elle fit tout pour détourner Abailard de l'épouser.

Puis dans la personne de Faux-Semblant, il attaque les ordres mendiants, leur reproche leur hypocrisie, leur richesse scandaleuse. Plus loin "la vieille débite sa confession qui compte plus de dix-huit cent vers ! C'est le code de l'amour commercialisé, exposé, en-professo par une vieille prostituée, ancêtre authentique de la Belle Heaulmière de Villon et de la Macette de Rognier."⁽⁹⁾ Elle termine son interminable monologue par le conseil qu'il faut se hâter de profiter de la vie. C'est le conseil de Ronsard. Elle ajoute que la femme étant née libre tend toujours à retrouver sa liberté. Est bien naïf celui qui prétend s'attacher une femme par le mariage :

Car Nature n'est pas si sote
 Qu'ele face naistre Marote
 Tant seulement pour Robichon
 Se l'entendement i fichon

Ne Robichon pour Mariete
 Ne pour Agnès, ne pour Perrete,
 Ains nous a faiz, beaux fiz, n'en doutes,
 Toutes pour touz e touz pour toutes. (v. 13,873)

Guillaume de Lorris, lui qui conseillait avant tout de placer son amour en seul lieu, ne pouvait trouver un démenti plus cru. L'exagération de la délicatesse devait faire naître par réaction une rudesse de sentiment assez poussée. Aux préciosités du premier s'opposent les trivialités du second.

Cependant, il faut remarquer que Jean de Meung admire avec enthousiasme certaines vertus comme la franchise et la charité, qu'il loue Dieu de sa création qu'il trouve magnifique :

Don il portait en sa pensée
La belle fourme pourpensée. (v. 16, 728)

Il admire le peuple et n'hésite pas en pleine féodalité à prêcher l'égalité des hommes :

Noblece vient de bon courage,
Car gentillece de lignage
N'est pas gentillece qui vaille
Pour qui bonté de cueur i faille. (v. 18, 607).

Son indépendance de pensée et sa vigueur d'écrivain lui font pardonner certaines fautes de goût et de délicatesse. Ses connaissances étaient remarquables et il voulut les mettre à profit dans son oeuvre qui se termine par la conquête de la Rose et le réveil du dormeur.

Bien des reproches ont été fait au Roman de la Rose, surtout à la deuxième partie qu'il fut accusé d'imitation, d'immoralité et de fouillis. Jean de Meung ne fut pourtant pas attaqué de son

vivant, ce n'est que deux siècles plus tard que le chancelier Gerson et Christine de Pisan s'élevèrent contre le Roman. Pourtant, c'est l'oeuvre de Jean de Meung qui valut surtout au Roman de la Rose l'immense succès qu'il connut. Ce succès dura des siècles et se répandit même hors de France. Van Aken en fit une traduction flamande, Chaucer une anglaise et Pétrarque considère que c'est, pour son époque, le chef-d'oeuvre de la littérature française.

L'influence en fut énorme sur Ronsard et son école qui pourtant s'élevait contre cette influence. Car il est vrai qu'elle fut souvent mauvaise, donnant un succès sans limite aux allégories et aux personnifications, ouvrant la voie à des oeuvres obscures, sèches, sans fraîcheur et sans poésie. Il ne faudrait pas, pourtant, exagérer le rôle du Roman de la Rose qui, somme toute, ne fit qu'illustrer avec talent des idées et des travers qui étaient dans l'air. Il faut se rappeler que Guillaume n'a pas créé le genre dont son poème est la plus brillante illustration.

D'autre part, surtout du point de vue des idées et de la langue, le Roman de la Rose reste une oeuvre pleine de sève et de promesse. Rabelais, Ronsard, Marot, La Fontaine, La Bruyère y puisèrent un enseignement vigoureux. Bien des idées sur la destinée, le clergé, la noblesse, les femmes, le peuple, qui devinrent plus tard, monnaie courante en France, furent exprimées en littérature pour la première fois dans l'oeuvre de Jean de Meung. Pour donner un exemple, il est intéressant de noter que dans le Roman, l'homme nous est montré dominant la nature et libéré de la fatalité antique. Cette attitude philosophique vient du christianisme et n'avait encore été exprimée que dans des oeuvres spécialisées, celle d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. Cette nouvelle prise de conscience propagée par Jean de Meung et d'autres eut pour résultat le merveilleux essor scientifique moderne déterminé par l'idée nouvelle que l'homme n'a pas à subir la nature mais à la dominer.

Cette oeuvre qui clôt le Moyen-Age apporte donc, outre de mauvais conseils, des idées générales que devaient féconder la Renaissance et les Temps modernes. Étienne Pasquier parle du Roman de la Rose en ces termes aimablement lucides : "Voulez-vous quelques sages traits ? les voulez-vous de folie ? vous y en trouverez à suffisance ; traits de folie toutes fois dont pourrez vous faire sages."

MADELEINE GARIEPY.

BIBLIOGRAPHIE

- Faral E. : Le Roman de la Rose et la pensée française au XIIIe siècle :
Revue des Deux Mondes, 15 sept. 1926.
Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen
Age : Champion Paris 1913.
- Langlois E. : Origines et Sources du Roman de la Rose : Paris 1891.
Les manuscrits du Roman de la Rose, (description et classement) :
Lille 1910.
- Paré G. (O.P.) : Le Roman de la Rose et la scolastique courtoise : Paris 1941.
- Paris G. : La Littérature française au Moyen-Age ; 5 édition, Paris.
- Petit de Julleville : Histoire de la littérature française, II 105.
- Thuasme L. : Le Roman de la Rose, Paris, 1929.
- Meung Jean de (Guillaume de Lorris et) : Le Roman de la Rose, édition critique par
Francique-Michel.

-
- (1) Histoire de la littérature française : Petit de Julleville.
 - (2) Le Roman de la Rose. — L. Thuasme, Paris, 1929.
 - (3) La littérature française au Moyen-Age. — Gaston Paris, Paris.
 - (4) Le Roman de la Rose et la scolastique courtoise. Paré G. O.P.
 - (5) Le Roman de la Rose. — Louis Thuasme.
 - (6) Sources Latines des Contes et Romans... E. Faral.
 - (7) Histoire de la littérature française. Petit de Julleville.
 - (8) Le Roman de la Rose. — Louis Thuasme.
 - (9) Le Roman de la Rose. — Louis Thuasme.

Portrait de femme

(D'après l'anglais de T. S. Eliot)

— I —

Dans la fumée et l'embrun d'un après-midi de décembre,
 Situez le décor qui s'érige de lui-même, on dirait,
 Avec : "J'avais réservé cet après-midi pour vous";
 Et quatre chandelles dans la pénombre de la chambre
 Et quatre cercles de lumière tremblante sur le plafond :
 — Atmosphère de crypte où dort Juliette
 Et préparé pour toutes choses à dire ou à taire.

Nous revenons, dirons-nous, d'entendre le dernier Polonais
 Transmettre les Préludes à l'aide de ses cheveux et
 du bout de ses doigts.

"Tellement intime, ce Chopin, que vraiment son âme
 Ne devrait être invoquée que parmi les amis —
 Quelques deux ou trois, qui ne touchent à la fleur
 Qu'on maltraite et questionne dans les salles de concert".
 Ainsi glisse la conversation
 Sur un flot de velléités et de regrets habilement amorcés
 Aux sons atténués des violons
 Mêlés aux voix des cornets lointains,
 Et commence :

“Tu ne sauras jamais combien chers ils me sont, les amis;
Et combien, combien rare et étrange, il est de trouver
Dans cette vie, tant et tant faite de retailles —
(Mais non, je n’aime pas ça . . . tu sais ? Tu n’es pas aveugle,
Tu es très perspicace !)
De trouver un ami qui possède ces qualités,
Qui possède et qui prodigue
Ces qualités dont se nourrit l’amitié :
Car il m’est bon de te dire cela, à toi —
Sans ces amitiés — la vie ? quel cauchemar !
Dans le tourbillon des plaintes du violon
Et des ariettes
De cornets fêlés,
Dans ma cervelle commence le bruit sourd d’un tam-tam
Martelant stupidement un prélude impromptu,
Capricieux, monotone,
Et qui devient une fausse note bien définie.
Allons prendre l’air, dans l’ivresse du tabac,
Admirer les monuments,
Discuter les derniers potins,
Ajuster notre montre sur les horloges publiques
Et nous asseoir pour une demi-heure en face de nos brocs !

— II —

Maintenant que les lilas sont en fleurs
Elle a placé dans sa chambre un vase rempli de lilas

Et en fait tourner une branche entre ses doigts, en parlant :

“Ah mon ami, tu ne sais pas, tu ne sais pas

Ce qu'est la vie, toi qui la tiens entre tes mains

(Faisant tourner lentement la tige entre ses doigts)

Tu la laisses s'échapper de toi, tu la laisses couler,

Et la jeunesse est cruelle, et ne connaît pas le remords

Et les sourires et les événements qu'elle ne peut voir.”

Je souris, naturellement,

Et continue de boire mon thé.

“Pourtant par ces crépuscules d'avril, qui me rappellent

Ma vie morte, et Paris au printemps,

Je ressens une paix incommensurable, et je trouve le monde

Merveilleux et jeune, après tout.”

La voix revient, persistante comme le fausset

D'une voix de violon brisé, par un après-midi d'août :

“Je suis toujours certaine que tu les comprends,

Mes sentiments, certaine que tu sympathises avec eux,

Certaine qu'à travers le golfe tu me tends la main.

“Tu es invulnérable; tu n'as pas le talon d'Achille.

Tu continueras et quand tu auras prévalu

Tu pourras dire : “A cet endroit plus d'un a failli”.

Mais quel est mon bien, quoi donc possède-je ?

Que puis-je te donner, à quoi peux-tu t'attendre de moi ?

Rien qu'à l'amitié et qu'à la sympathie

D'une qui bientôt atteindra le terme du voyage.

“Assise au même endroit, je verserai le thé pour les amis...”
Mon chapeau ! Quels amendements poltrons puis-je faire
A ce qu'elle vient de me dire.

Vous me verrez au matin, dans le parc,
Admirant les caricatures et lisant les colonnes sportives ;
Je remarque particulièrement
Qu'une comtesse anglaise s'est fait actrice,
Qu'un Grec fut assassiné au cours d'un bal polonais.
Qu'un autre faussaire vient de se confesser.
Je garde mon sérieux,
Je demeure calme,
Jusqu'à ce que dans la rue un piano mécanique et fatigué
Ressasse quelque vieille chanson surannée
Dans des parfums de jacinthe flottant sur le jardin
Me rappelant des choses que d'autres ont désirées.
Ces pensées sont-elles fausses ou vraies ?

— III —

La nuit d'octobre descend. Revenant comme toujours
Avec pourtant une légère sensation de malaise.
Je gravis les marches de l'escalier, je tourne le bouton de la porte,
Et c'est comme si j'étais monté sur mains et genoux.

“Alors, tu pars pour l'étranger ; et quand reviens-tu ?
Mais c'est là question bien futile.
Tu ne peux très bien savoir quand tu reviendras,

Tu trouveras tant de choses à apprendre.”

Mon sourire retombe lourdement parmi le bric-à-brac.

“Peut-être pourras-tu m’écrire.”

Mon aplomb me revient pour une seconde.

Ceci est tel que je l’avais prévu.

“Je me suis souvent demandé, en ces derniers temps
(Mais nos origines ne connaissent jamais leurs fins !)

Pourquoi nous ne sommes jamais devenus amis.”

Je me sens comme quelqu’un qui sourit, et se retournant,

remarque

Soudain son visage dans la glace.

Ma sérénité s’affaisse ; nous sommes vraiment dans la nuit.

“Tout le monde l’a dit, tous nos amis,

Tous étaient si certains que nos sentiments s’uniraient

Si étroitement. Moi-même je ne comprends pas très bien.

Nous devons tout abandonner au destin maintenant.

Tu m’écriras, à tout prix.

Peut-être n’est-il pas trop tard.

Assise au même endroit je verserai le thé pour les amis.”

Et je dois emprunter toutes les attitudes changeantes

Pour retrouver mon aplomb... danser, danser

Comme un ours de foire,

Pleurer comme un perroquet, bavarder comme un singe.

Allons prendre le frais dans l’ivresse du tabac...

Eh bien ! Si elle doit mourir par quelqu’après-midi

Quelqu’après-midi sombre et enfumé, par quelque soir

jaune et rose ;

Mourir en me laissant assis avec ma plume en main,
Avec la fumée descendant au-dessus des toits;
Douteux pour assez longtemps,
Ne sachant quoi ressentir, ou si je comprends,
Si je suis sage ou dément, trop tard ou trop tôt...
Ne serait-elle pas la privilégiée, elle, après tout ?
Cette musique est très appropriée dans sa chute mourante
Maintenant que nous parlons de mourir...
Et devrais-je avoir le droit de sourire ?

T. S. ELIOT

(Traduction de Dion-Levesque)

“La revue de poésie et d'ésotérisme “Overland” organise un concours de sonnets réguliers. Pour en recevoir les conditions, s'adresser avec un coupon réponse international de 10 frs en mentionnant cette publication à

“OVERLAND”, 21, rue Charles-Floquet,
Talence, (Gironde)
FRANCE”

(Communiqué)

C'était une toute petite fille . . . jouant au grand jeu de la vie !

C'était une toute petite fille avec un regard trop grand pour ses yeux neufs, ses yeux qui épousaient toutes les teintes de la nature, en passant par les verts, les bleus . . . et parfois les gris sombres, le soir, quand il fallait se mettre au lit, et laisser inachevée tant de vie pour faire sottement le mort.

C'était une toute petite fille avec des cheveux de soleil, d'un soleil pâle, d'un soleil d'aube. Elle faisait des taches de lumière dans l'ombre du jardin. On devinait sa présence à l'éclat de sa voix, avec des points d'exclamation ! Elle adorait les sucres d'orge, torturait les insectes, pleurait amèrement dans son livre d'histoires, et faisait des colères terribles, massacrant tout avec passion. On ne s'expliquait pas qu'elle puisse être à la fois bonne et méchante, avec tant de passion. Les grandes personnes craignaient pour son avenir... et la toute petite fille déjouait leurs sages plans. Si bien qu'on a perdu sa trace, un jour, en la chassant dans le jardin. Il y eut plusieurs taches de lumière, qui tourbillonnèrent follement, puis des éclats de rire nerveux, puis des pleurs fous — et ce fut tout. Ce fut presque un rêve . . . on ne vit plus la toute petite fille . . .

C'était une grande fille avec des rêves qui dépassaient son regard lumineux, son regard étrange, mystérieux, plein d'éclairs

de bonté quand il se posait sur les enfants — chargé de secrets quand il se posait sur les hommes — avec des alternatives de joie immense et d'intense nostalgie quand il se posait sur le monde... Elle semblait courir toujours en avant de la vie, avec des élans sans cesse tournés vers l'insaisissable. Sa tête mignonne portait des projets géants, et naïvement parfois, elle se croyait capable de révolutionner le monde. Puis tout-à-coup, se révoltant de l'inertie de sa vie, elle brisait un bonheur qu'elle sentait trop banal, et pleurait de rage en piétinant les débris. Dès que l'indifférence venait remplacer l'ardeur, elle étouffait, en éprouvait de terribles nausées, et se réfugiait dans la volupté d'une douleur silencieuse.. Mais, comme elle était au fond très tendre, une ère de poésie venait succéder à l'ère de silence. La tristesse se faisait nostalgique, la joie romantique, les paroles méchantes étaient presque gentilles, et qui sait si elle n'irait pas même jusqu'à se parer et attendre, le coeur battant, à l'orée du bois, la venue du prince charmant? C'est ainsi que je la vis, pour la dernière fois, un soir de printemps. Toute légère et gracieuse dans sa robe blanche, petite fée de lumière dans le soir, elle était venue s'étendre sous le gros arbre qui touchait presque à la rivière. Elle avait un livre ouvert sur les genoux... pour n'avoir pas l'air d'attendre... On l'eût ainsi aisément confondue avec un nénuphar. Il fallait s'empressez de la cueillir pendant qu'elle était toute attente. Demain, elle n'appartiendrait plus à personne, elle ne s'appartiendrait plus à elle-même !...

... C'était une toute petite vieille avec du souvenir au bord de chaque ride. Ses yeux, presque dissimulés dans les plis du

visage avaient gardé tant de lumière et de malice qu'ils étaient à eux seuls le soleil de ce coin où elle berçait ses interminables heures. Toujours à son poste, à deux pas de la fenêtre qui lui découvrait le village entier, et au centre même de la vie familiale, elle pouvait ainsi jouir à sa guise et du monde extérieur, et du monde intérieur. Il ne lui restait plus qu'à jouer passivement la vie... Toute activité s'adaptant à telle circonstance particulière, à telle minute précise, elle y avait pris part, l'avait usée, s'était usée à elle. Il fallait entendre la bonne vieille pousser entre deux soupirs, un petit rire malin, fuselé, qui se prolongeait longuement, puis s'atténuait, en même temps que se dissipait le songe. Comme il en disait plus long que tous les discours, ce rire de critique — amusement du spectateur assidu au grand jeu de la vie !...

Pour un peu, elle aurait glissé de la vie à l'éternité, sans que personne ne s'en rendît compte, comme un oiseau mourant glisse de son perchoir. Mais, ce jour-là, son rire résonna si longuement, si plein de la fièvre d'un fou, de la ferveur d'un enfant, que les acteurs cessèrent brusquement le jeu, sentant bien qu'il se passait là quelque chose de tragique dont ils devenaient spectateurs. On eût dit que l'âme s'exhalait en cascades de rire, tout de frémissement d'abord, puis angoissé, et se terminant en un sourire si amer, qu'il semblait germer à la place d'une larme ! La comédienne n'avait pas abdiqué son rôle... et le rideau s'abaissait sur le jeu de "la toute petite fille au regard trop grand pour ses yeux neufs..."

ODETTE LEGER

Landpartie

Cette nouvelle est un récit de captivité. L'auteur qui était homme de confiance du camp de prisonniers à Brûx, dans les Sudètes, en Tchécoslovaquie, avait réussi, avec l'aide des délégués de la Croix-Rouge internationale, à faire admettre aux Allemands qui commandaient le camp la nécessité d'accorder aux prisonniers de guerre une sortie mensuelle d'une durée de six heures. Pendant ce laps de temps, les bénéficiaires d'une telle permission pouvaient se déplacer en toute liberté dans un rayon de 5 kms autour du camp.

M. G.

Dans l'air chante l'été. C'est vraiment un beau chant, un chant de gloire...

Attitrés de libertés vaines, les prisonniers sont aux aguets, derrière les barbelés.

On a que de fins ciseaux, ceux qui servent dans les menus travaux de couture, pour couper les barbelés et des rêves, des montagnes de rêves.

Qui dira les songes des Monts de Bohême, ces sentinelles éternelles, ces sentinelles inlassables... Gardes de jour, gardes de nuit... Par delà les Monts, la plaine et, peut-être, bien loin, le pays...

Le grand camp, comme les cimetières de Bernanos, enfouis sous la lune et sous des tas de sentiments.

Endosse les féeries, enfourche les barbelés; et, demain, un petit carré de papier qu'on appelle un "Ausweis" concrétisera ton droit à la liberté.

Chère vieille... T'en aura pendant six heures...

Pendant six heures, OUI ! Tu pourras aller où bon te semble dans un rayon de cinq kilomètres. C'est écrit sur le papier "Sechs Kilometer weit".

Alors, bonne nuit mon gars ! A demain matin sur la route !

Et ne t'élève pas plus haut que les étoiles !

* * *

Grenier s'est éveillé de bonne heure, frais comme la rosée et l'été qui naît.

C'est de la belle journée en perspective.

Du bon soleil mesdames, du bon soleil pour pas cher !

Entasse ton dynamisme dans ta panse, Grenier. T'en auras besoin pour escalader les pentes vertes de l'Erzgebirge.

La raison "Espérance", elle scintille dans ton cœur et sur les sommets où il fait bon goûter la douceur du vent.

* * *

Grenier est le type classique du "Gefang", du prisonnier : le bon Bauer, le bon paysan quoi ! comme l'appelle Raviel, l'ironique professeur de maths, de la chambre 26.

Grenier porte de longues moustaches à la gauloise et le képi, vestige du temps des naphthalines . . . Elle est loin l'ère des Naphthalines, Grenier n'en a plus qu'un vague souvenir : permissions de spectacles, la brasserie, la permission, les manoeuvres et la classe.

La brave bête de classe qui a suivi le Père Cent . . .

Il a repris la ferme au père Grenier. Il s'est marié avec la Nine, un beau brin de fille, garce ! Un beau brin de fille qui lui a donné deux loupiets, le Michel et le cadet, le Pierre.

Grenier a labouré, hersé, roulé, engraisé, ensemené, sarclé, fauché, moissonné, battu, récolté, vendu.

On a pas sonné le tocsin au village, mais Grenier est parti quand même, avec les autres.

Ça démangeait les Fridolins ! Ils n'avaient pas eu assez d'une raclée en ..14...

Il est parti et il est là, entre quatre murs barbelés, comme un rat dans sa cage.

Aujourd'hui c'est pourtant un beau jour ; il peut sortir. C'est son tour. Une fois tous les trois mois, quand il ne vend pas sa permission à des plus jeunes que lui.

Depuis quatre ans qu'il est enfermé, il n'ira pas donner sa sueur à l'Usine, une méchante usine qui fabrique de l'essence synthétique, une méchante usine qui vous donne des nausées avec ses relents de pétrole . . .

Sa première sortie . . .

Non, il n'ira pas avec Pétanchet ou Ribard . . . Grenier se connaît bien. Il est faible et s'il allait avec eux ce serait prendre le chemin du lupanar.

Une première sortie, çà vaut quand même mieux qu'une fille !

* * *

Grenier s'est levé de bonne heure, car le dimanche, les grands lavabos sont inabordables et Grenier ne veut pas être bousculé pour faire sa toilette.

Avec un soin tout particulier, il s'est rasé mieux que les autres jours. Dans un luxe de coquetterie, il a frisé sa moustache. Il a brossé son képi.

La soupe est passé inaperçue dans son ventre. Dieu sait pourtant, si un ventre de prisonnier, çà a l'ouïe fine.

* * *

La chaleur engueule la Bohême. Elle la frappe de sa main pesante. La chaleur fait feu de toutes parts.

Grenier rutilant, flambant neuf — relativement — avenant, frétilant, souriant, balbutiant, se présente au poste de garde où

deux "chleuhs" l'inspectent d'un air goguenard, avec des "shon, shon... houte der Schwein-Franzeße ist hubsch..." Geh weg... Va...

Grenier est donc parti dans la chaleur et dans la route...

La route du midi est la route de la solitude.

Une... Deux... Une... Deux...

Grenier cadence le pas. Grenier a le front volontaire et la mine décidée.

Une... Deux... Une... Deux...

C'est le chemin qui conduit à la vie. C'est presque un chemin de liberté.

Le premier village est un village minier : Niederglorgenthal, aux façades noircies mais qui sentent bon la vie tchèque, la vie de famille, du foyer, des petites gens, des braves gens, des travailleurs de toujours, des prolétaires éternels que ne pourront changer aucun régime, aucun parti.

"Dobry Den"... lui jettent les mineurs qui rentrent du travail. "Bonjour"... disent les jeunes filles plus hardies, accoudées à leur fenêtre.

Grenier s'est arrêté pour retirer sa veste car la chaleur le poursuit avec tenacité.

Deux garnements tchèques s'accrochent à son pantalon : "Schekeladu, Pan, Schekeladu".

Grenier a aussi deux bambins à la maison, deux bambins qui doivent manquer de chocolat pour l'envoyer au papa, prisonnier

là-bas, bien loin. Grenier sait que les bambins sont tous les mêmes dans tous les pays du monde, même en Allemagne où il était avant d'être ici.

Grenier sait bien que ce ne sont pas les bambins qui font la guerre. Grenier sait bien que ce sont ces idiots d'hommes.

Alors Grenier s'est agenouillé, il a sorti son mouchoir, l'a humecté d'un peu de salive, et lentement, patiemment, avec dévotion presque, il a torché les deux minois barbouillés.

Des enfants de mineurs, ça ne peut pas toujours être propre.

Les enfants, un peu effrayés, se laissent faire, mais la même plainte, le même accent des enfants du peuple, des enfants qui ne mangent pas toujours à leur faim : "Schekeladu, Pan, Schekeladu".

Grenier a sorti de sa poche une barre de chocolat, que lui avaient envoyée la Nine, Michel et Pierre; il l'a cassée en deux et a donné un morceau à chacun des deux gosses.

— "Diékoujé Pan !"

Grenier ne comprend pas le tchèque, mais il sait bien que cela veut dire merci !

On a beau être des enfants de mineur, on n'en est pas moins poli.

* * *

Grenier reprend la route qui va audacieusement entre les

puits de mine et les maigres blés.

Le blé est meilleur par chez nous. La Nine doit le moissonner à cette heure. C'est qu'elle est courageuse, la Nine. Elle sait manier la faux, tout comme un homme.

Mais les Boches lui ont réquisitionné le cheval et la Nine est obligée d'emprunter la jument à l'Auguste.

Tout en marchant, Grenier suppute la moisson, les pommes de terre, les betteraves.

Tout en marchant, Grenier s'éponge le front... Demain à l'usine, ce sera de nouveau la sueur du baigne, de l'Hydrierwerk, l'Usine monstre.

Tout en marchant, Grenier cherche l'avenir. Où est-il l'avenir... Derrières les montagnes, vers l'Ouest, vers la France !

Allons aux montagnes. Là, tu auras l'air frais et la vue de la plaine immense, la plaine insensible aux sueurs des hommes.

Pars vers la montagne, Grenier, comme Zarathoustra que tu ne connais pas, tu seras loin des hommes et tu pourras rêver à demain.

C'est Johnsderf, la cité des Lilas... Mais ils commencent à se faner... Les fleurs aussi ont leur destin. Johnsderf est un village allemand. C'est la particularité de cette région : un village allemand, un village tchèque.

Là aussi, il y a des bambins, des filles faites pour l'amour, et des cultivateurs, des vrais qui ont les mains calleuses et qui disent "Heil Hitler" en levant le bras.

Mais les villages n'intéressent plus Grenier. Il y a l'air des chênes, des hêtres et des bouleaux. Il y a le soleil qui brille pour tous, pour les Papous et pour les Nazis, pour les Soviets et pour les Capitalistes, pour les hommes libres et pour les prisonniers... et aussi un peu pour Grenier.

Il monte par le sentier qui glisse, un sentier qui à l'époque des crues est un lit de ruisseau, un sentier riche de rocailles et d'insectes qui vont leur vie, scarabées et sauterelles, et d'oiseaux qui rient à son effort.

Homme ! O grand feu ! Vois, la vie est belle. Nous chantons et nous aimons

Vois... Cui... Cui... Cui...

— Grimpe Grenier, plus haut, toujours plus haut. T'as six heures de liberté. Jouis; demain, ce sera la mauvaise sueur, la sueur que l'on donne à l'usine démons, celle qui soule de cafard.

— Grimpe Grenier ! Entend la voix du vent qui se penche sur la sueur. Que dit-il, le vent, ce vagabond ?

— Va Grenier, mon petit pot', va t'en... La terre est maudite... Bouffe de la vie pendant qu'il est temps. Empiffre-toi de vie et de lumière, de beauté et de jeunesse. Regarde, tout va, tout chante, tout rit... Seuls, les hommes sont bêtes. N'attends pas de vaine promesse... Crois-moi, la vie est celle que tu te feras.

Grenier a gonflé ses poumons. Il a pris l'air des montagnes dans sa poitrine, il a bu le vent et il a pensé à la Nine.

La Nine qui soignait les enfants et les bêtes.

La Nine, bien sûr, elle était un peu gauche au début. Mais

bien vite, elle avait su bien faire comme les dames de la ville. La brave Nine.

Grenier buvait toujours du vent: ça le soulait un peu. Sa tête commençait à tourner. Il s'est assis sur une pierre. Sur une pierre, face à la plaine, cette plaine que peuplaient tant de fous.

Sa tête tournait de plus en plus. C'est mauvais le vent quand ça s'y met !

C'était pourtant bien bon à boire ce vent qui grise. Un écu-reuil a sauté tout près de Grenier. Il riait aussi. Tous riaient. Tous clamaient. Tous chantaient.

A la vie !

* * *

Mon Dieu ! Et le ruisseau qui s'en mêlait. Je vais; je descends chez les hommes. Viens avec moi... Tu y retrouveras tes peines, tes petites misères. T'auras le droit à ton pain quotidien... Pas toujours... Quelquefois...

Viens avec moi Grenier je vole vers la vallée.

Ne vois-tu pas les usines... Teuf... Teuf... Les machines ?

Est-ce que mon chant n'est pas plus beau ?

Ils ont fait de l'électricité... Couic... Lumière...

Laisse la montagne, Grenier; elle n'est ni pour toi, ni pour tes semblables.

A la plaine les esclaves !... Laissez la montagne aux dieux !

F . .. le camp ! Eh ! Perdu ! . . .

Grenier a ramassé ses rêves qui gisaient pâlots sur le sol. Il a regardé le soleil, le soleil qu'il connaît bien: "Cinq heures déjà."

MAURICE GABE,

Directeur des émissions littéraires
de Radio-Brazzaville.

Chronique de la poésie

Parchemin

Il est trop tard
le bois s'achève
sans effort

au dehors
un oeil invisible
gémit

les rucs
en longs cortèges
préparent le thème des heures
le son
des âmes du soir
s'attache à la ville
et des fantômes chers
et oingt temps préparés
s'ignorent

jusqu'à quel point du ciel
auront-ils leurs yeux mornes
fixés vers l'abandon
comme un matin d'étoiles
répandu sur les fleurs

jusqu'à quel endroit terne
de ces parterres qui chantent
verront-ils leurs épaules
s'accrocher à la plaine
qui s'étend vers le deuil

ils entreront au soir
semblables à ce long escalier
qui mène vers la stupeur
inquiets
avec des souvenirs jaunis
d'heures passées
et de livres fanés

ils se tairont devant le destin
et leurs mains jeunes
toucheront les parois
de ces pierres silencieuses

ils se tairont
et leurs silences de pierre
brilleront
devant la glace de leurs souvenirs
et leur silence aura la rutilence
des glaciers brûlants

ils auront la magnificence
du soleil
sur la glace

ISABELLE LEGRIS

Mai 1947

Gymn-Ode

à Cypris

Je suis venu casque bas
Nulle idée sous ma cotte
Préconçue
Que celle délicieuse
De connaître
L'inconnu
Tel le frêle esquif
Aux mats rabattus
Qui dévague
Langoureux
Vers ces îles désertes
Où chantonne un murmure
Aux rumeurs vertes.
Oh pour ces terres isolées
Qui dira la douceur
Du bateau léger
Qui vient d'un pas exquis
Dessiner sur la rive
La gracieuse esquisse
D'un audacieux baiser
Vous êtes ces îles
O ma Cypris
Virginité captive
Et vierge captivité
Citerne profonde
A jamais convoitée
Des divins assoiffés
Et mon cœur encharmé
Est cette coque amoureuse
Réjouie d'eau dorée
Qui sape en sa danse
Le batardeau têtue

Gardiende vos seins denses
Où dort l'inconnu
Regardez moi qui viens
Rêveur enfiévré
Après tant d'ardeurs
Et de subtils désirs
Noyés aux sources
De la chair
Déposer à vos pieds
La vanité de mon songe.
Rompez ô rompez
Divine réservée
L'infranchissable écart
Qui nous sépare
Pour que de votre bouche
A la mienne l'humain
S'unisse au divin.

GABRIEL LA SALLE

Jeux

Au rythme des dés l'argent s'en fut,
En zigzag au fil de la fumée ;
Les colonnes dansent sur leur fût,
Devant la banque vide et fermée.

Des mers de diamants mal fondus
Qu'ont remâchés de froides planètes,
Des vols rasés sous les pieds tordus
Font des crimes de lumières nettes.

Sans rire, l'ivrogne en gaité,
Pendu par le chef au ciel lunaire,
Vomit toute gemme, haut à l'été,
A la nue où flambe un luminaire.

Alcools, répandez vos encens,
Puisqu'il viola le crépuscule,
Dans le soir ébloussé de sangs,
Ce satyre tout nu qui bascule.

Entonnez les cantiques d'oubli
Pour le soleil d'hier si maussade,
Pour l'enfant qui s'endort ennobli
Des secrets du vieux marquis de Sade.

FRANÇOIS PELADEAU

Saisons

Voilà qu'aujourd'hui
C'est l'automne.
Les feuilles vont rougir
De plaisir,
Tandis que vert le buis
S'étonne
De voir périr
La verdure folichonne.

Voilà qu'aujourd'hui
C'est l'hiver.
Plus d'habit
Ni rouge ni vert,
Rien qu'un linceul
Plus blanc qu'albâtre.
Mon corps plus seul
Se tend vers l'âtre.

Voilà qu'aujourd'hui
C'est le printemps.
Le froid nous fuit
Et l'on s'attend
A tant, à tant.
Je sens
Pourtant
Fuser le temps.

Voilà qu'aujourd'hui
C'est l'été.
Hiver, printemps ont tous été,
Et puis,
Sans bruit,
Suivra l'automne.
Tandis que vert le buis
S'étonne.

OLIVIER GOUIN

A qui de droit

J'aime les grands cheveux des petites filles rousses,
J'aime les cheveux roux des grandes petites filles,
J'aime les petites filles aux grands cheveux roux.

Pourtant,
Je ne VOUS aime pas
J'aime en VOUS MON désir
Et que
Vous m'attiriez ainsi,

J'aime en VOUS les rêves
 Que
Vous faites pour MOI
 (sans le savoir)

J'aime en VOUS les vers
 Que
Je tire de Votre cœur
 Que
Je fais avec Votre esprit
 Que
J'écris avec Votre main

Je les relis avec VOUS, le soir
Souriant quand vous pleurez
Pleurant quand vous souriez
Le soir, je les récite avec VOUS.

Et
Je les aime
Et
Je VOUS aime,
 ... peut-être
Mais surtout,
J'aime les petites filles aux grands cheveux roux,
J'aime les cheveux roux des grandes petites filles,
J'aime les grands cheveux des petites filles rousses,

Voilà.

JEAN-MARC LEGER.

La complainte du poète sans amour

A Berthe

Peuple qui continue

Dans la vie de plus en plus nue



Je suis venu des temps là-bas, des temps où Rome était berceau, des temps où se mirait la joie...

L'Égypte n'a plus que des tombeaux...

J'ai connu les Légendes attiques... J'ai pensé à l'ombre du gui... J'ai adoré les Dieux Nordiques...

Qui m'a compris?

J'ai vu mourir les jeux du cirque... J'ai délaissé maints séraphins. J'ai fui dans tant de guerres puniques...

Ah! L'Amour donne moi la main...

J'ai vu l'horreur du Moyen-Âge... Que j'en ai lu des parchemins... Le Seigneur a droit de cuissage...

Laquelle me donnera la main?

J'ai vu construire les cathédrales... J'ai critiqué le Flamboyant... Et mêlé aux foules banales,

J'entendais le chant de Rolland...

J'ai écouté tant de trouvères... J'ai vu pleurer tant de beaux yeux... Ne croyez pas que j'exagère...

Ce n'est pas du tout ennuyeux...

Me promenant aux bords de Loire, j'ai admiré les beaux châteaux... Pays qui perpétue l'Histoire

Avec marbres et chapiteaux...

J'ai promené les Rois de France à Rome, à Milan, à Padoue... Combien j'ai douce souvenance...

J'en ai fait alors des jaloux...

J'ai vu s'écarter à leur aise catholiques et parpaillot... J'ai vu Jan Hus dans la fournaise...

J'allais quand même au petit trot...

J'ai combattu les Mousquetaires, au Pré aux clercs, soir et matin... Sacre-bleu... Ce qu'il fallait faire...

Personne à me donner la main...

J'ai pillé le Palatinat et j'ai troussé les filles blondes... Et les moissons qu'on piétina...

Toujours pas d'amour à la ronde...

J'ai vécu à la Jamaïque avec les boucaniers maudits... J'ai franchi cent fois les Tropiques,

En quête de géographie...

Ah... Ce cœur qui bat la breloque aux jours de Fleurus, de Valmy où pauvres voltigeurs en loques

Nous chantions âpres mélodies...

Mais un jour cela arriva... A travers Monts, à travers plaines... Sur les rives de la Moscova...

Nous avons engagé la haine...

Nous sommes revenus si penauds nous venger sur Abd el Kader... A l'époque des moricauds

Et du combat du Belvédère...

Putain de Dieu... C'est la Crimée et les Prussiens jusqu'en Bretagne... Alors commença la curée

Des sous-préfets à la campagne...

Nos pères sont morts dans les tranchées... Les fils sont partout à la traîne...
Si j'allais tout te raconter

Tu verrais comme tout s'enchaîne...

Ah... Berthe donne-moi la main, toi qui ne connais que ma peine... Pour
tant d'amour dans les chemins

Qui sont allées se faire lanlaine...



Je suis venu des temps là-bas, quand l'herbe pousse, quand l'herbe est haute
et ces hommes que tu méprisais

Regarde les monter la côte...

Ils cherchent des paix pour les mondes... Sécurité et tout, et tout... Mais
pour tant d'amour à la ronde...

Dira-t-on les maris jaloux...

J'ai pleuré aux fiers bivouacs, non pas sur la mort des héros... Je ne songeais
pas à l'Attaque

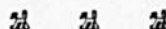
Mais à mes amours à vau-l'eau

J'ai pleuré sur tant de jeunesse qui ne connaissaient que catins, que piètres
amours et caresses

Dans les bordels les plus lointains. . .

J'ai pleuré aux amours perdus, aux amours qui sont dans la norme... Mais
nous n'étions que des tordus

Revenus des combats, difformes.



J'aurais voulu des enfants blonds pour donner le courage de vivre... Ah...
Tant de belles sans chansons...

Le feuilleton n'est plus à suivre...

Il faut d'abord droit de cuissage pour les magnats, les financiers... Mais
non, tu n'es plus à la page...

C'est mort l'époque des fiancées...

Donne-lui ta situation... On s'en fout si tu as des lettres et tu auras des
enfants blonds

Que tu ne sauras où les mettre...

Peuple de peu, toi qui n'as plus ni petits pains, ni bonnes brioches... Tes
enfants seront à la rue

Alors n'élève pas les mioches...

Amour qui vient, amour qui va... Poète en arrière sur l'histoire... Encombre
toi de falbalas

Qui donneront des idées noires...

Poète qui vient, poète qui va et qui se repose aux fontaines, chantant les
amours d'ici-bas

Qui sont allées se faire lanlaine...

Reprends ta hotte, beau pèlerin... Repars adorer les chimères... Sur les
routes et sur les chemins...

Laissant l'époque des Grands-pères...

Tu reverras les Alaska et les terres aux futurs épiques... Amour qui vient,
amour qui va...

Ça fait bien trop de vers lyriques...

Assieds-toi aux bords du talus, quand l'herbe pousse, quand l'herbe est
haute... Et les hommes qui sont dessus

Regarde les monter la côte...

Maurice GABE

Extrait des "Poèmes atroces".

à la manière de Maurice Maeterlinck.

Odior et Hélenette

Acte II, Scène II.

(On découvre Hélenette assise sur le divan. A ses côtés, Odior, timide et grave, fixe un point. Une lampe de table projette une pâle lumière sur le tapis. La pendule sonne neuf heures.)

H E L E N E T T E

Odior ! déjà neuf heures, et comme nous nous sommes dit peu de choses.

O D I O R

Ce n'est pas la quantité des choses qui compte. Un seul mot s'imprime parfois d'une sonorité éternelle. Tout dépend de la qualité de l'âme qui l'énonce et de celle qui le reçoit. Et je sais bien que ton silence et la douceur de ton regard sont plus éloquents que tout ce que tes lèvres pourraient formuler.

H E L E N E T T E

Tu penses, Odior ?

O D I O R

Une voix des profondeurs me le dicte. Je le pense et le dis sous l'empire d'une force indéfinissable qui semble monter d'un abîme inconnu. C'est comme un souffle spiritualisé émané de ces régions de l'être où plus rien n'est compréhensible, et qui vient malgré moi se former sur mes lèvres.

H E L E N E T T E

Oui ? Odior ?

O D I O R

Oui. Hélenette, et c'est grâce à toi que ces pensées germent dans mon âme.

(Un long silence.)

O D I O R

Ton petit frère sommeille dans le coin. Parlons bas de peur de troubler son sommeil. Il semble si profond son sommeil. On dirait qu'une fée veille sur son sommeil.

H E L E N E T T E

Personne ne nous regarde plus, Odior.

O D I O R

Nous sommes seuls. Et cette solitude nous unit, nous foud dans

un seul parfum, plus ivre de son divin arôme que celui de la rose par les matins d'été. Tout ce qui n'est pas nous n'est pas, et rien ne devrait être qui ne fût pas nous. Je sens que nous sommes si un, qu'il est impossible de dire si tu es assise à ma place ou moi à la tienne. Tu m'éclaires et je suis ton reflet. Tu te miroires et je suis ton miroir. Nos cœurs battent au même rythme. Et le jour où l'un ralentira, l'autre devra l'imiter. Si l'un cesse de palpiter, l'autre devra mourir. Car il me semble que l'éternité les a voulus en résonance. Tiens, je ne sais plus, tant nous sommes un, si c'est toi ou moi qui parle.

HELENETTE

Odior ! Suis-je la première à qui tu dis ces choses ?

(Un très long silence, après quoi ils sortent.)

ODIOR

Allons marcher un peu Hélenette. L'air du soir, après que toutes les poussières du jour sont tombées est pur comme un matin qui suit une nuit de tempête. Mais l'air est encore moins doux que ta main qui effleure ma main.

HELENETTE

Où irons-nous, Odior ?

ODIOR

N'importe où. Tous les lieux s'équivalent pour l'amour. Car l'amour s'accommode des uns comme des autres pourvu qu'on l'entretienne.

(Ils s'engagent dans l'allée d'un jardin où tout est calme.)

ODIOR

Cela me rappelle un soir déjà assez lointain. C'était un soir d'au-

tomme brumeux et froid comme celui-ci. Et les feuilles tombaient, tristes et lasses d'être mortes. Tu avais quinze ans et moi j'en avais seize. Nous marchions lentement en regardant par terre. Timide, je te tenais la main. Et nous allions sans destination en tête, affranchis de tout trajet précis. Alors que nous passions sous un vieil orme, des plaintes nous parvinrent d'un buisson voisin. Curieuse, tu m'avais entraîné vers l'être qui souffrait. C'était un petit chat noir, gémissant sur sa patte blessée. Un peu de sang coulait de la blessure ouverte. Tu avais pris ton mouchoir pour essuyer la plaie, et une larme vint scintiller sur tes cils. Lorsque j'eus enlevé l'obstacle où mordait la souffrance et que le pauvre chat eut cessé de gémir, tu m'avais embrassé et tu étais heureuse. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Nous nous étions ensuite engagés dans la rue qui menait à ta demeure. L'humble maison où tu allais bientôt dormir était cachée derrière un saule centenaire. Nous étions adossés au tronc du gros arbre. De longues minutes se passèrent en silence. Puis tu m'avais dit que le blanc bracelet qui ornait ta main et dont mes doigts aimaient tant à parcourir les mailles, tu l'avais reçu à ton anniversaire. Tu répondais, étouffé par la gêne : "c'est vrai qu'il est beau ton bracelet . . . oui . . . avec ta robe, ça va bien." Un sourire ingénu fleurissait sur tes lèvres, et tu tournais la tête. Je pressais ta main et tu baissais la tête. Je ramassai alors tout mon courage pour oser te demander un baiser. Tu n'avais rien répondu. A ce moment, dans un effort suprême brisant toutes les dignes de l'abstention, je posai doucement mes mains sur tes épaules, et, sans m'aventurer plus près de ton cœur, je rendis une pauvre seconde éternelle.

HELENETTE

Et après que le tourbillon fut apaisé, que fis-tu Odior ?

ODIOR

Il n'est qu'un moyen de le savoir, c'est d'essayer encore.

(Ils s'enlacent et disparaissent.)

Roger BRIERE.

JEU D'ECHECS

(Pièce pour marionnettes).

Personnages et voix :

Le Roi : un clairon
 Le Fou : une crécelle
 Le Prince : une flûte.
 La Reine : une harpe.

LE ROI

Fusée scintillante, la Lune gravite les marches du crépuscule, frappe le firmament, éclate en étincelles.

Des étoiles tombent en pluie d'or sur la terre haletante.

La nature est avec Moi voici; voici des heures pour mes étendards.

Les pions défilent avec le bruit machinal des casse-noisettes.
 Couchés sur leurs cases, ils s'estompent, disparaissent.

LE PRINCE

Ainsi le tocsin nous réveille d'un songe :

Chanter près de la source la fraîcheur des bois, peindre le ciel orangé, les arbres cuivrés du midi, nager, rire, forger était notre vie au soleil.

Mais la lune blafarde est montée; les fleurs ont fermé leurs corolles et se fanent; les fruits tombent de l'arbre et s'écrasent au sol.

LE FOU

L'oiseau est vert et il vole si haut.

C'est un aigle ? Bien sûr. C'est un aigle.

LE ROI

Que dit-il, ce fou ? Que dit-il ?

C'est par delà les étoiles qu'il faut planter vos flèches multicolores.

Après quoi nos bras entoureront l'univers et les dieux.

LA REINE

Hélas, sire, manquait-il une tour à votre château, un cheval en vos écuries, une femme aimante en votre chambre ?

Pourquoi la gloire d'être père n'est-elle pas assez vaste au cœur des hommes ?
Le cerf et la biche n'étaient-ils pas trophées suffisants ?

LE ROI

L'agneau ne tette que le lait et s'effraie du sang fumeux, force du titre.

Hommes, soyez des tigres. Notre race n'est pas de cette terre. Nos fronts heurteront les nuages et nos fils nous dépasseront.

Mettez des planètes en vos frondes et que vos hymnes recouvrent les océans vague par vague.

Les pions obéissent. Le parti adverse fait de même.

LE FOU

L'oiseau est rouge. On le voit mieux. Le sang alourdit son vol.

Dieu, qu'il est méchant !

L'échiquier, violemment secoué comme un arbre sous la grêle, se couvre d'un sang impur.

Les corps et les âmes s'obscurcissent :

La nuit est indigo comme des lèvres glacées.

Des éclairs noirs dardent leurs langues de vipères.

Le sang noir de la lune coule goutte à goutte . . .

Des trains se fracassent dans le tunnel.

Des pilons écrasent des usines explosives.

Le tonnerre se cogne aux cloches.

Des cadavres pendent aux bourdons.

LE ROI

Où est-il, ce fou ? où est-il ?

Ah ! ce jeu est affreux ; qu'il cesse par pitié !

Du sang. Il y a du sang plein les pièces. Les pièces sont rouges de sang.

Ah mon fils ! Ah orgueil maudit !

LE FOU

L'oiseau est noir. Il est tombé lourdement.

LE RIDEAU

Raymond QUINOT.

LES LIVRES



“LA FRANCE ET NOUS”

par Robert Charbonneau de l'Académie canadienne française.

Editions de l'Arbre.

Ce mince bouquin est un recueil d'articles sur la querelle Aragon et autres versus Charbonneau. Celui-ci, non sans une logique sympathique, prône l'autonomie et l'indépendance de notre littérature. Ce sujet a prêté à maintes discussions et le seul fait des polémiques qu'il a soulevées atteste son importance.

Notre littérature a fait ses classes; elle se doit de s'affirmer canadienne. Il est temps que nous écrivions sans nous laisser arrêter par les qu'en dira-t-on; que nous nous imposions par des créations originales. M. Charbonneau n'aura pas été le premier à prouver que cela se peut faire.

FRANÇOIS PELADEAU

LIVRES RECUS A LA REDACTION

LE POUR ET LE CONTRE

roman de Jacques de Lacretelle de l'Académie française.

Editions de l'Arbre.

NOTRE TEMPS

Hebdomadaire social et culturel

Abonnement : \$3.00 par année

438, rue St-François-Xavier,
Montréal

Procurez-vous:

MONDES CHIMERIQUES

par François Hertel

Une œuvre originale

Tél. DO. 1350 7088, St-Hubert
Consultations 9 a.m. - 6 p.m.

EMILE BRIERE, O. D.

Spécialiste - Optométriste

Examen de la Vue

Rés.: 7225 St-Denis CA. 9095

Erigène Godin

NOTAIRE

231 ouest, rue St-Jacques
Montréal Tél. HA. 5237

IL FAUT AVOIR

LU

COSMOS

par

François HERTEL

Editions Serge Brousseau
Montréal

Lisez et faites lire

AMERIQUE FRANCAISE

AMERIQUE FRANCAISE

est la revue des idées jeunes,
des idées nouvelles.

Débossage

Remorquage
Revision du moteur
Rembourrage
Reparation du mecanisme
Ajustement des freins
Peinture

Lauzon Drive Yourself Co. Ltd

4001 Berri

PLateau 1122

**Exigez toujours des
produits de QUALITE**



JUS DE TOMATES
MACEDOINE
CONFITURES
MARMELADE
MARINADES
SOUPES



J. J. JOUBERT & FILS

St-Vincent-de-Paul
P. Q.